

PRÉFACE

La philosophie se décompose. De petites écoles se forment de plus en plus insignifiantes et désespérantes. M. Cousin avait ouvert une large voie à la spéculation en France, en appelant l'attention du public lettré sur les grands systèmes des successeurs de Locke et de Kant, et imprimé une puissante impulsion aux esprits vers les études historiques et psychologiques. Ce mouvement a cessé; l'éclectisme se meurt et ne produit plus guère que des œuvres littéraires ou déclamatoires. Tout ce qui se passe sous nos yeux atteste son insuffisance devant les nécessités logiques de la pensée et les nécessités pratiques de l'époque. Le matérialisme le plus grossier, sous la généreuse protection des sciences naturelles, l'athéisme le plus déhonté, sous prétexte de progrès, le scepticisme le plus prétentieux, sous l'apparence de la critique, occupent la scène. Auguste Comte et son école, MM. Colins, Poulin, Proudhon, Taine, Moleschott, Büchner et une foule d'autres, quelque diversés que soient leurs tendances, se donnent la main et sont d'accord en un point : c'est l'impuissance radicale de la raison en face du problème de la destinée humaine, c'est l'impossibilité de toute méta-

physique future. M. Renan lui-même a versé un jour dans ce travers. Voilà la théologie bien vengée des attaques du rationalisme.

On répète partout et sur tous les tons que l'âme est matière, que l'homme est composé de molécules, doué de sens, privé de raison, et qu'il n'y a plus de ligne de démarcation dans l'échelle des êtres. L'animal se perfectionne, l'homme se dégrade; les quadrumanes vont reprendre la place des bimanés, leurs fils dégénérés. Plus de trace de vie rationnelle dans l'activité de nos semblables : l'idéal, la liberté, le devoir, la religion sont des noms pompeux et vides. Au lieu de Dieu, l'homme; au lieu de monde moral, la nature; au lieu de principes, les phénomènes. L'infini et l'absolu se retirent devant les faits. Tel est l'enseignement du sensualisme et du matérialisme contemporains, décorés d'un titre nouveau, le positivisme.

Déjà ce système a sa logique, la logique de la sensation, la logique d'Épicure et de Condillac, restaurée par la physiologie et agrandie par l'induction. Il suffit de citer l'école pédagogique du Dr Beneke pour l'Allemagne, M. Renouvier pour la France, M. Stuart Mill pour l'Angleterre. Certes, je n'accuse pas ces penseurs d'adopter toutes les extravagances émises par Aug. Comte; mais je soutiens que leurs théories sont l'expression logique du courant positiviste de notre âge, et qu'elles ne peuvent qu'en favoriser le développement, par la négation de toute vérité générale et la prétention de réduire la réalité aux phénomènes de la sensibilité.

Fortifié par ce secours inattendu, le positivisme devient un embarras sérieux pour la philosophie. Il ne s'agit pas de le ménager, parce que lui aussi combat le surnaturel et les dogmes incompréhensibles; il faut l'attaquer ouvertement comme une erreur qui avilit la nature humaine, et ne tient aucun compte des intérêts moraux de la société. Est-il même un auxiliaire dans la lutte de la pensée contre l'ignorance et

la superstition? J'en doute; il relève d'une main ce qu'il abat de l'autre, et compromet par la déplorable faiblesse de ses arguments la cause même qu'il veut défendre. Ce n'est pas seulement l'abus, mais l'usage de la raison qu'il proscriit. Si d'un côté il est avec le rationalisme contre les préjugés du moyen âge, de l'autre, il est avec la théologie contre toute doctrine rationnelle fondée sur des principes. J'oublie même son propre culte, l'adoration de l'humanité, inconséquence répudiée déjà par les adeptes les plus intelligents : l'humanité n'est pas plus que Dieu un phénomène qui tombe sous les sens. Ses coups vont au delà des croyances traditionnelles et portent sur l'idée même de la croyance religieuse. La métaphysique à ses yeux est une nouvelle forme de l'idolâtrie; le supra-sensible n'est pas moins condamnable que le surnaturel. Et comme la religion est après tout un besoin du cœur et de la pensée, quel appui reste-t-il aux convictions morales de l'homme, quand on les a soustraites à l'autorité de la raison, si ce n'est la foi aveugle ou les révélations historiques? Une doctrine n'est jamais abolie que par une doctrine plus complète.

Dans ce désarroi des systèmes philosophiques où nous sommes, c'est à la logique à réparer les brèches faites à la raison humaine. La logique est la science de la connaissance. Il faut montrer aux esprits aveuglés en quoi consiste la connaissance, quelles sont ses conditions, ses lois, son étendue, sa valeur, comment elle diffère de la vérité et de la certitude, et comment elle arrive à sa perfection, c'est à dire à la science. Il faut, en d'autres termes, exposer méthodiquement la théorie générale de la connaissance, en insistant sur ses éléments rationnels et sur sa légitimité, et la théorie des formes organiques de la pensée, qu'on a trop perdue de vue. Il faut opposer enfin la logique de la raison à la logique des sens. Celui qui pourra résoudre ou seulement comprendre ce problème reviendra au sentiment de la

dignité de l'homme, et ne tombera plus par défaut de culture intellectuelle dans les pièges tendus à sa bonne foi par les apôtres du matérialisme, du positivisme et de l'athéisme.

La logique est à refaire, non seulement comme théorie de la connaissance humaine, mais même comme forme organique de la science, comme Organum, ainsi qu'elle a été généralement traitée depuis Aristote. Le Stagirite est encore notre maître dans l'analyse du raisonnement et particulièrement du syllogisme et de la démonstration, c'est à dire de la déduction, de la méthode des géomètres. Mais son enseignement a été tellement décrié, depuis que Bacon a préconisé l'expérience et l'induction, qu'Aristote est de plus en plus ignoré, méconnu, et qu'on a pu signaler comme un rare phénomène un homme qui, comme William Hamilton, n'a pas perdu le sens des traditions dialectiques. M. l'abbé Gratry, dans son ouvrage sur la *Logique*, ou plutôt à propos de logique, constate non sans motifs que depuis sept cents ans il n'y a pas eu en Europe un siècle aussi ignorant que le nôtre sur l'article des formes de la raison. Et il est lui-même une triste preuve de la vérité de ses paroles. Il s'agit donc d'abord de réintégrer Aristote dans ses droits à l'estime universelle, comme éditeur des lois de la pensée; il s'agit ensuite de le compléter, en faisant rentrer dans le cadre de la logique tout le fruit du mouvement philosophique des temps modernes, dans une de ses tendances les plus originales, tout ce qu'on appelle observation, généralisation, induction, analogie, en un mot méthode expérimentale. Certes le procédé des sciences naturelles n'avait pas échappé à l'auteur des Analytiques, mais ses vues en cette matière sont moins sûres, et l'importance capitale de l'induction ne pouvait se révéler que de nos jours, grâce aux travaux des savants, si bien appréciés dans le *Système de logique*, de M. Stuart Mill.

Il importe ici de rester dans les justes limites de la vérité

et d'éviter les travers des esprits exclusifs qui exaltent soit la déduction au détriment de l'observation, soit l'observation aux dépens de la déduction. La science ne peut se passer ni de l'un, ni de l'autre de ces deux instruments. Dénigrer l'expérience serait un non-sens en présence des merveilles de notre industrie et de toute notre civilisation matérielle; mais conclure de là que l'expérience suffit aux besoins de la raison, que l'homme n'a que des sens et ne doit se préoccuper que de la matière, n'est-ce pas un non-sens aussi, en présence des aspirations morales et religieuses de notre époque, que dis-je, en présence de ce groupe de sciences qu'on place au premier rang pour la certitude et qui sont complètement étrangères à tout empirisme, en présence des mathématiques? Gardons-nous de ces partis extrêmes; défions-nous des auteurs qui n'aperçoivent qu'un point de vue des choses, qui sont toujours prêts à sacrifier les droits de l'intelligence à leurs préventions individuelles et à faire de la vérité une question de parti. « Ne retirons rien à l'esprit humain; supprimer est mauvais. Il faut réformer et transformer. » La maxime du poète s'applique à la logique comme à la science sociale. Ne supprimons ni Aristote, ni Bacon; ne renions ni la déduction, ni l'observation; ne mutilons pas la pensée, acceptons à la fois le syllogisme et l'induction.

Un traité de logique complet qui fasse la juste part de toutes les formes de la raison n'existe pas à notre connaissance. On en trouve des détails disséminés dans une foule d'écrits, mêlés à de grossières erreurs; mais l'organisation de la connaissance, considérée dans son ensemble, ne se rencontre certainement, ni en France, ni en Angleterre, même après les travaux considérables de M. Mill, et abstraction faite du caractère exclusif des théories de cet auteur.

Que sera-ce donc si nous ajoutons à la logique de l'école, à l'Organique, la théorie générale de la connaissance humaine,

envisagée dans ses diverses espèces, dans ses lois et dans sa légitimité? Il faudra remonter jusqu'à la *Recherche de la vérité*, et aux *Essais sur l'entendement humain*, de Malebranche, de Locke, de Leibnitz, ou tout au moins jusqu'à l'*Origine des connaissances humaines*, de Condillac, pour en découvrir quelques fragments, pour avoir au moins quelques vues sur la valeur des idées rationnelles et des perceptions sensibles, selon l'esprit du cartésianisme et du sensualisme. Est-il besoin de le dire, aucune de ces doctrines ne va au fond des choses et ne peut résister aux arguments sceptiques de Hume ou de Kant. Et depuis qu'a-t-on fait? L'école éclectique, sans boussole et sans métaphysique, a à peine effleuré le problème de la connaissance. Le livre de M. Javary sur la *Certitude* prouve que le talent le plus sérieux, quand il manque de direction, ne suffit pas pour résoudre de pareilles questions; le secret de la méthode philosophique paraît perdu dans la patrie de Descartes.

M. Renouvier, dans ses *Essais de critique générale*, a du moins compris qu'on faisait fausse route, que pour arriver au but il fallait se hâter de revenir sur ses pas et chercher d'abord à s'orienter dans la science, en reprenant l'œuvre du philosophe de Kœnigsberg. Il a fait de louables et laborieux efforts pour exécuter ce beau projet, il a misérablement échoué dès le début. Au lieu de commencer par une analyse sévère de l'âme, appuyée sur l'observation, et de scruter l'ensemble de nos facultés avant de s'engager dans les opérations de la pensée, il aborde directement le problème de la connaissance et le prend par un de ses éléments les plus secondaires, en confondant le tout avec la partie. La connaissance, pour lui, c'est la représentation, la représentation avec la limite et le nombre, c'est à dire la représentation sensible. Les phénomènes sont donc les seuls éléments de la connaissance, et les objets de la raison sont des idoles

qu'il faut bannir de la science. Tout est là. Les conclusions de l'auteur doivent être celles du sensualisme et du positivisme, puisque le principe est le même. Mais ce n'est pas là une étude sérieuse de la connaissance humaine. M. Renouvier n'a pas vu que la logique a ses racines dans la psychologie, et que la psychologie bien développée est toute autre chose qu'une pure phénoménologie, comme je l'ai démontré ailleurs. S'il avait approfondi la question du point de départ de la science, comme on est tenu de le faire après Descartes dans une critique de l'esprit humain, ou s'il avait seulement, à défaut de la conscience, compris la portée de la raison, en profitant des travaux de l'école éclectique, il serait arrivé à des résultats moins désolants pour notre dignité, il aurait constaté que la pensée n'affirme pas un phénomène à son point initial et à son point final, en affirmant le moi et Dieu, il ne se serait pas volontairement condamné au scepticisme et à l'athéisme. Tout est relatif, dit l'auteur, copiant Protagoras; tout absolu est une chimère; « aussi bien que la psychologie, la théologie s'évanouit en présence de la critique, dont le vrai nom à cet égard serait l'athéisme, si, borné au domaine de la science pure, ce mot n'excluait aucune croyance légitime et ne servait point à couvrir des doctrines aussi vaines que celles qu'il prétend désavouer. » La conclusion de la science c'est donc qu'il n'y a point de science, que toute vérité est relative, vraie pour les uns, fausse pour les autres, selon les circonstances. Nous voilà revenus de progrès en progrès au beau temps des sophistes de la Grèce.

Les circonstances, malheureusement, sont assez favorables à M. Renouvier. La réaction continue partout en Europe contre les abus de la spéculation. Beaucoup de savants sans culture philosophique prétendent au titre de philosophe, et répètent à l'envi que les principes s'en vont avec le droit divin, avec le surnaturel, avec les systèmes, et qu'il ne reste

que les faits, seul objet désormais de l'adoration des hommes. La statistique gouverne le monde. Ne parlons plus de liberté, de droit, de devoir, de Dieu, ce ne sont pas là des faits. Donnez-nous le chiffre des crimes, dira un positiviste, et nous vous donnerons en retour la nature de l'homme et la destinée de la société. Un fait contient tout, l'esprit et la matière, la guerre et la paix, le temps et l'éternité. M. Janet a décrit ce sujet avec éloquence dans l'introduction de ses *Études sur la dialectique* de Platon et de Hegel; M. Caro revient à la charge dans son livre sur *l'Idée de Dieu*; mais cela n'est pas assez, il faut un ouvrage complet et méthodique pour réhabiliter la philosophie au moins dans l'esprit des générations nouvelles qui voudront l'étudier sans prévention. Pour arrêter ce flot d'erreurs malsaines qui pervertissent la vie rationnelle et empoisonnent tous les rapports moraux de l'homme, il faut revenir à la théorie de la connaissance, qui est encore ignorée dans ses parties essentielles et qui seule cependant peut servir de mesure entre les droits incontestables et les prétentions absurdes de la critique. La théorie de la connaissance a besoin d'être refaite, élucidée et complétée après les avertissements de Kant, d'être discutée enfin avec maturité dans sa base et dans sa légitimité.

La *Logique de Hegel*, traduite en français et commentée par M. Véra, dispense-t-elle d'accomplir ce plan? Bien au contraire, elle l'exige. La méthode de Hegel a été jugée et condamnée. Le fastueux édifice qui a séduit tant d'imaginaires est renversé; il ne reste que le génie de l'architecte qui n'est pas en cause. La partie la plus vantée de ce système est la logique. Que nous apprend-elle sur la théorie de la connaissance? Rien. Dès la première proposition, elle confond la question du point de départ de la science avec la question du principe, la pensée avec la réalité, la logique avec la métaphysique. Hegel n'analyse pas la connaissance en elle-même d'une manière impartiale comme manifestation de

notre conscience; il la fait apparaître dans la série de ses déductions, comme un des moments du développement de l'Idée, après la théorie de l'être et de l'essence, entre la vie et l'idée absolue, dernier terme du processus. Ce qu'il en dit ressemble à une énigme dont aucun esprit sensé ne peut trouver le mot. Qu'on en juge par le début.

« L'idée n'existe dans un état de liberté et pour soi que lorsque l'universel est son élément, que l'objet et la notion ne font qu'un, ou, ce qui revient au même, que l'idée se prend elle-même pour objet. Ici la forme subjective de l'idée qui se détermine pour atteindre à l'universel n'est qu'une distinction simple qui se produit au dedans d'elle-même, une intuition où l'idée se maintient dans son état d'identité et d'universalité; mais comme il y a là une différence déterminée, l'on se trouve de nouveau en présence d'un jugement, où l'idée se sépare d'elle-même et se présuppose d'abord comme un monde extérieur. Il y a là deux jugements qui sont identiques *en soi*, mais qui ne sont pas encore posés comme tels. Le rapport de ces deux idées qui en soi, ou en tant que vie, sont identiques, forme le côté relatif, et partant, fini de ce moment de l'idée. C'est un rapport réfléchi en ce que la différenciation de l'idée n'est ici qu'un premier jugement; c'est une présupposition, et non une position, et, par conséquent, en présence de l'idée subjective se pose un monde objectif immédiat, ou bien, l'idée en tant que vie, apparaissant sous la forme d'existence individuelle. Mais ce jugement se produit au sein de l'idée elle-même. Par conséquent, tout en se dédoublant, l'idée conserve son unité et la conviction de son identité avec le monde objectif, identité qui n'est ici qu'à l'état immédiat. La raison s'applique à la connaissance du monde avec la croyance absolue de réaliser cette identité; elle éprouve le besoin de faire disparaître la contradiction et de donner à cette croyance la forme de la vérité. Ce processus de l'idée constitue la *connaissance*. »